

Exil Républicain Génération 2 : Rodolfo Llópis

Début

Rodolfo Llópis

00:00:00:00 -00:01:53:50

Il y a quelques années, on a inauguré à Toulouse, dans le quartier Saint-Simon, une rue portant le nom de « Rodolfo Llopis-Ferrandiz ». Et quand j'ai été convoqué par le maire, il m'a dit : « D'accord, mais alors pas de slogan politique, pas de drapeau politique. »

Bien sûr, je suis le fils de Rodolfo Llópis, et je m'appelle également Rodolfo Llópis.

Quand je suis arrivé sur les lieux, les jeunes femmes qui s'occupaient de l'installation m'ont dit : « Il faudrait le décorer un peu, avec quelques drapeaux. » « Ah », j'ai dit, « alors écoutez, je vous conseille, puisque je pense que mon père a eu deux vies et demie », je vais justifier le « demi », c'est-à-dire la République espagnole, une période que je n'ai bien sûr pas connue parce que je n'étais pas né, « il faudra le drapeau républicain espagnol, un drapeau français pour représenter sa terre d'exil, et le drapeau actuel de l'Espagne pour symboliser son retour en 1976 après la mort de Franco. Et ajoutez un drapeau européen. » Alors il y a eu ce faisceau de quelques drapeaux.

Je suis né en France, à Albi. Ma sœur est née deux ans après moi, à Albi également.

Georgette Boyé, une mère française

Rodolfo Llópis

00:01:54:00 -00:06:26:03

C'est à Albi aussi qu'enseignait ma mère, qui était une Française. Et alors vous pourrez vous étonner : comment se fait-il que Rodolfo Llópis, ministre en Espagne, ait pu épouser une Française ? La raison est la suivante : ma mère était à l'École normale d'institutrices d'Albi et elle avait comme professeur d'espagnol Léon Pompidou, le père de Georges Pompidou. Et elle était passionnée par l'Espagne. Au moment où ses études à l'École normale se sont achevées, on l'a nommée, comme ça arrive souvent, dans un petit village autour

d'Albi. Et là, elle ne pouvait plus se supporter dans ce village. Alors elle a alerté Léon Pompidou, son professeur d'espagnol, qui lui a dit : « Je vais vous trouver une bourse pour continuer vos études et enseigner au lycée français de Madrid. »

Elle a donc été nommée au lycée français de Madrid, dans le primaire puisqu'elle était institutrice. Après, elle a poursuivi sa licence d'espagnol en venant chaque année passer ses examens ici à Toulouse. Elle a terminé professeur dans le secondaire au lycée français de Madrid. Elle y a passé douze ans.

Elle était passionnée de pédagogie et elle suivait toute cette révolution pédagogique qu'était en train de mettre sur pied Rodolfo Llópis. Elle l'a suivi tout le temps, dans toutes ses conférences, que ce soit à Santander, que ce soit dans une autre ville, et surtout à l'*Ateneo* de Madrid où ses visites lui ont permis de connaître Federico García Lorca, Rafael Alberti et tant d'autres.

Ils se sont connus là, était devenue membre de son *fan club* si vous voulez. Et en plus, elle rédigeait des articles pour un journal, qui s'appelait *L'École libératrice*, journal propre au syndicat des instituteurs, où elle racontait toutes ces réformes que faisait Rodolfo Llópis. Bien sûr, ce qui devait arriver arriva, à force de se voir, de partager les mêmes soucis pédagogiques, les mêmes idées, ils décidèrent de se marier.

Ma mère tenait beaucoup à ce qu'ils se marient à Albi, en 1937. Il y a une anecdote que j'aime beaucoup, c'est que mon père, qui était ministre dans le gouvernement de Largo Caballero, lui dit : « Monsieur le Président, il faut que je vous demande une autorisation d'absence pour aller me marier en France, à Albi, avec une Française. ». Largo Caballero lui dit : « Llópis, je vous savais intelligent mais pas tant, vous saviez pertinemment que nous allions perdre la guerre et vous avez épousé une Française, donc vous avez une maison en France. Vous avez bien de la chance. » Ce à quoi mon père répondit : « Monsieur le Président, ma maison sera toujours la vôtre. » Et ce fut le cas, puisque Largo Caballero, dès qu'il est arrivé en France, son premier refuge a été la maison Llópis. Donc en 1937, Rodolfo Llópis arrive à Albi, épouse Georgette Boyé et repart immédiatement pour l'Espagne.

« Le père introuvable »

Rodolfo Llópis

00:06:29:10 -00:09:58:14

Il s'était investi dans l'affrètement du dernier bateau à quitter le port d'Alicante avec de nombreux réfugiés, puisque l'avancée des troupes franquistes et italiennes se rapprochait d'Alicante. Et ce bateau, le *Stanbrook*, trouvait

beaucoup de difficultés à quitter le port d'Alicante, il ne savait pas s'il serait accepté dans le port d'Oran, puisqu'il se dirigeait vers Oran. Il avait donc beaucoup de questions à régler en tant que député d'Alicante pour la troisième législature.

Il débute sa carrière politique à Cuenca. Il y reste pendant douze ans. Non seulement il fait de l'enseignement, de la pédagogie, mais il fait aussi de la politique. C'est le premier élu socialiste à la municipalité de Cuenca. Plus la franc-maçonnerie, bien sûr. Et la sauvegarde du patrimoine de la ville, puisqu'il s'est opposé, et il a gagné, à la destruction des maisons accrochées, les *Casas Colgadas* de Cuenca. Donc il a fait beaucoup de travail.

Au bout de ces douze ans, il est parti à Madrid où il a occupé de hautes responsabilités, jusqu'à être ministre de Largo Caballero.

C'était le moment de l'exil. Un exil qui a commencé pour mon père lorsqu'il a franchi la frontière au Perthus ou à *La Junquera*, le 9 février 1939. Alors qu'il arrivait à pied, qu'il traversait à pied, le hasard a voulu qu'une voiture officielle le double. C'était la voiture d'Indalecio Prieto. Et le chauffeur reconnut mon père, et lui dit : « Je vous amène là où vous voulez aller. » Mon père lui dit : « Je vais à Perpignan, à l'hôtel Sala, où nous avons la dernière réunion du Parti Socialiste Ouvrier Espagnol. » Il alla donc à l'hôtel Sala, et le soir même, à 9h du soir, il arrivait à Albi. Et ce fut le début de l'exil.

En tenant compte de son passé politique et professionnel en Espagne sous la République, il continua à faire de la politique. Il créa le PSOE (Parti Socialiste Ouvrier Espagnol) en exil à Toulouse. Il en fut le Secrétaire Général pendant 30 ans, jusqu'à la scission.

00:10:00:00 - 00:14:04:08

Alors cette vie en exil pour mon père... Il avait ses bureaux à Toulouse, rue du Taur. C'est-à-dire que tous les jours, tous les jours, matin et soir, il prenait le train d'Albi à Toulouse, il passait toute sa journée à Toulouse et il rentrait le soir. Et il a fait ça toutes ces années d'exil.

Mais il ne faut pas oublier, je l'entendais encore il y a quelques jours au cours d'une présentation d'un documentaire, il fut l'homme politique espagnol en exil. On peut chercher dans tous les partis politiques, que ce soit le parti anarchiste, le parti communiste, ce fut le seul à battre les tribunes, à répondre aux invitations des tribunes politiques, qu'elles soient socialistes ou pédagogiques, du monde entier pour interdire la reconnaissance du régime de Franco.

Il a parcouru toute l'Europe et il était devenu l'ami de personnes comme Golda Meir, comme Harold Wilson, l'Anglais, comme Léon Blum, le Français. J'ai un livre dans lequel on le montre dans toutes ces tribunes, il est même parti en Uruguay où on lui a proposé un poste de professeur d'université, qu'il a refusé,

parce que finalement il était très content qu'Albi se trouve très près des Pyrénées et de l'Espagne.

Chaque année à la Noël il avait l'habitude de dire : « *Al año que viene estaremos en España* » (L'an prochain nous serons en Espagne). Et on fêtait la Noël avec des amis espagnols. Mais « *al año que viene estaremos en España* », ça a duré trente ans. Et il a bien fallu s'y faire.

Mais vous imaginez bien qu'avec cette vie qu'il avait, ce n'étaient pas les cotisations du PSOE qui pouvaient le faire vivre. Tous ces voyages, il était invité par le Parti socialiste italien, etc. Heureusement qu'à la maison quelqu'un assurait la matérielle, c'était Georgette, sa femme, qui était professeur. Quand le lycée français à Madrid a fermé, la guerre approchait, tous les professeurs ont été renvoyés en France, et les élèves chez eux, bien sûr.

Le premier poste de professeur en France de ma mère a été Lavour, dans le Tarn, et ensuite le lycée Rascol à Albi où elle a enseigné tout le reste de sa vie. Et, au fond, tout le monde ne vivait que sur son salaire. Tout ça pour vous dire que mon père me fait penser à un titre d'un livre d'Alain Malraux, le fils d'André Malraux, qu'il a intitulé *Le Père introuvable*. Il passait par la maison, sans trop s'arrêter. Et les échanges avec lui ont été très rares. D'autant plus que c'était quelqu'un de très pudique, qui ne parlait jamais de ses problèmes politiques, qui ne nous racontait rien de ce qui se passait à Toulouse.

00:14:05:01 - 00:16:45:10

Bien sûr, il y avait aussi, dans tous ces voyages, des réunions clandestines. C'est pour ça qu'il était content d'être près des Pyrénées. Mon père disait à ma mère : « *Mañana me voy* » (Demain je m'en vais). « *¿Y dónde vas?* » (Et où vas-tu ?), parce qu'ils se parlaient en espagnol. Ma mère nous parlait toujours en français et lui en espagnol. « Je vais au pèlerinage de Lourdes. » Alors ma mère disait : « Ça va, j'ai compris. » Au pèlerinage de Lourdes, lui le franc-maçon ! Ou alors : « Je vais à la foire-exposition de Bruxelles » ou de Francfort, où que ce soit. Elle comprenait aussi que c'était une réunion. Ou alors, quelquefois : « Je vais à Saint-Jean-de-Luz, il y a du soleil. » Bon, là il y avait encore des réunions, des clandestins qui franchissaient la frontière.

Ma mère était traductrice assermentée. Et c'était le moment où beaucoup d'Espagnols voulaient devenir Français, prendre la nationalité française. Elle avait beaucoup de travail de traduction, et quand mon père la voyait faire, elle lui disait : « Oui, je fais une traduction pour untel. » Il disait : « *Uno más* » (Un de plus). Et oui, ça défilait, ça défilait, ça défilait à la maison. Et comme elle traduisait à la main, elle n'utilisait pas d'ordinateur, ça n'existait pas, c'étaient des traductions assez longues et quelquefois difficiles à déchiffrer, surtout quand il s'agissait de papiers, de documents qui venaient de villages espagnols où était née la personne, où avait vécu la personne. Elle faisait un travail très

conscientieux, allant au dictionnaire, allant chercher ce nom de village pour traduire correctement.

Elle avait beaucoup d'amis à Albi, très haut placés. Ça allait du préfet à des docteurs, et quelquefois elle organisait un repas à la maison. Et mon père avait l'habitude de se présenter et de dire : « Ici, je suis le réfugié de ma femme. » Et c'était vrai finalement. C'était vrai. Sous ses traits d'humour, et il en avait beaucoup, la phrase n'était pas totalement fausse.

00:16:46:02 - 00:20:54:01

Elle a assuré donc la matérielle de mon père. Et plus que cela. Parce qu'au moment où Largo Caballero est arrivé à la maison avec ses deux filles, Isabel et Carmencita, et la *tía María*, (tante Marie), trois personnes... Je devais avoir deux ans, trois ans, j'ai une photo sur un petit tricycle dans le jardin. Il arrivait recherché, et les autorités albigeoises, qui étaient des autorités vichyssoises, se disaient : « Comment ? Un premier ministre espagnol et un ministre espagnol sur la ville d'Albi, ce n'est pas possible, il faut les éloigner au plus vite. »

Pour Largo Caballero, elle se démena comme un démon pour lui trouver une petite maison à Trébas, à côté d'Albi, où malheureusement il fut arrêté, parce que la gendarmerie était aux ordres de Vichy. Et quand on lui apprit que mon père allait être transféré je ne sais plus où en France, ce qui voulait dire que c'était la porte d'entrée à un camp de concentration allemand, elle s'est redéménée comme un démon, allant jusqu'au gouvernement de Vichy pour essayer de transformer ce départ, et elle y est arrivée, en résidence surveillée. Et au lieu de quitter Albi définitivement pour un camp de concentration, il s'est retrouvé dans deux résidences surveillées, loin d'Albi, comme le souhaitaient les autorités, en Lozère, à Chambon-le-Château et à Marcols-les-Eaux. Je me rappelle que nous allions le voir. Il était dans un hôtel, mangeant avec deux gendarmes qui ne le lâchaient pas, toute la journée, et découvrant la pêche à la truite. Tout petit j'allais le voir là-bas et il m'enseignait la pêche à la truite. C'était à Chambon-le-Château, ça. Petit à petit il est arrivé à se rapprocher d'Albi et être garde-barrière à Gaillac, à surveiller la voie ferrée de Gaillac. Mais chaque fois les autorités venaient voir où il était, pour vérifier qu'il était loin d'Albi.

Cet exil a duré jusqu'en 1976. Même la famille avait peur d'écrire. La famille que nous avons trouvée à Alcalá de Henares, et de venir encore plus. Donc aucune lettre de la famille. Des lettres, il y en avait par le conduit des clandestins, et tous les liens avec l'Espagne, c'étaient des liens ou des raisons clandestines. Officielles, il n'y a rien du tout. Il était coupé de l'Espagne. Jusqu'en 1976, où mon père est allé au Consulat d'Espagne à Toulouse chercher, comme le lui avait dit le Consul, son passeport espagnol. Il y avait FR3 Toulouse dans les parages, invités par qui, je n'en sais rien. Et mon père déclarant à FR3 Toulouse : « Mais

je ne vois pas ce que je viens chercher un passeport. Pourquoi je viens chercher un passeport ? Je *suis* espagnol. » Et ça s'est terminé sur ces phrases.

Le retour en Espagne

Rodolfo Llópis

00:20:55:00 - 00:24:51:08

Quand il a eu son passeport, il a décidé de rentrer, d'aller en Espagne. Lui de retourner et moi d'aller voir, de connaître enfin l'Espagne.

Son rêve était de prendre l'avion à Toulouse et d'aller directement à Alicante où il avait été député sous trois législatures. C'était son pays. La ville où il était né était à quelques kilomètres, Callosa d'en Sarrià. C'est là qu'il était né, « *hijo del cuerpo* » (enfant du corps [militaire]), avait-il l'habitude de dire. Son père était militaire. Callosa d'en Sarrià, on y est revenus. Bon, je prends les choses par le début.

Nous sommes partis de Toulouse, et des choses très drôles se sont produites. Après ces longues années d'exil, après ces longues années d'absence de la scène politique, pas de l'exil, de la scène politique en général, nous arrivons à l'aéroport et, en train de boire un café en attendant le départ de l'avion, se présente une personne avec l'uniforme d'Iberia. Il nous dit : « Vous êtes Monsieur Llopis ? » « Oui. » Il nous dit : « Une voiture vous attend pour vous conduire à l'avion. » Et mon père dit : « *¿Pero qué pasa? ¿Qué pasa?* » (Mais qu'est-ce qui se passe ?) On pensait aller à l'avion comme tout le monde avec la navette, l'autobus. Une voiture nous dépose au pied de la passerelle. Il y avait une vingtaine de journalistes déjà. Et dès le lendemain dans *La Dépêche du Midi*, une photo est sortie. Ce qui m'a valu une drôle d'aventure, c'est que moi j'ai dû prendre un congé. J'avais expliqué la situation à mon proviseur de lycée et il m'a dit : « Écoutez Llopis, vous me faites une demande de congé et quand vous reviendrez, je la mettrai à la poubelle comme si vous étiez resté là. » Et quand je suis rentré, il m'a dit : « Regardez la photo qui a paru dans *La Dépêche*. Vous êtes tous les deux sur les marches de l'avion en train de saluer le retour, Llopis, professeur, etc. » Alors il m'a dit : « Bien sûr, j'ai dû déclarer votre absence. » Ça m'a valu cette petite aventure, ce n'est pas grave.

Et donc nous montons dans l'avion qui partait sur Barcelone, puisqu'il a fallu faire une étape à Barcelone avant Alicante. Et dans l'avion... et ça je l'ai raconté parce que c'est un moment très émouvant pour moi. Ma mère m'avait dit : « Il faut à tout prix que tu partes avec lui, parce qu'il a 83 ou 84 ans, il ne faut pas le laisser partir seul », et moi ravi, j'ai dit : « Oui, je l'accompagne ». Et dans l'avion, au moment où nous survolions les Pyrénées, c'est-à-dire où nous changions, où nous passions de la France en Espagne, lui, qui est un homme

très pudique, sans échanger un mot, j'ai senti sa main se poser sur la mienne. Et me serrer, mais à me faire mal. Il pleurait. Et moi aussi. Moi aussi.

00:24:56:03 - 00:29:54:19

Et immédiatement le capitaine de l'avion est sorti avec une bouteille de champagne et deux flûtes de champagne. Et mon père me regardait : « *¿Pero qué pasa, qué pasa ?* » (Mais que se passe-t-il, que se passe-t-il ?) Je crois qu'au retour il a bien compris que ce retour avait été téléguidé par les autorités franquistes, par Fraga Iribarne pour ne pas le nommer. Et que ce retour avait été organisé pour que ce soit un retour visible pour le gouvernement qui suivrait.

Nous sommes arrivés à l'aéroport de Barcelone et là, il y avait une foule immense. Après trente et quelques années d'exil. Nous n'en croyions pas les yeux. Une foule de journalistes énorme. Et bien sûr, il a été accaparé par ses amis, par les journalistes. Nus avons passé une nuit à Barcelone. Il n'a pas arrêté de répondre à des interviews de journalistes, qui sont parus le lendemain dans les journaux.

Le lendemain, nous prenons l'avion pour Alicante. Et là, ça a été aussi du délire. C'est-à-dire que là, il était chez lui. Il y avait un monde fou, avec des banderoles, des pancartes, une foule énorme. À tel point que nous voyagions dans l'avion sans le savoir avec l'équipe de football d'Alicante. Et le lendemain le titre du journal de football qui s'appelait *Don Balón* (Monsieur Ballon) titrait : *No esperaban al Hércules de Alicante* (Ils n'attendaient pas l'Hercules d'Alicante, le club de football). Ils racontent l'arrivée de l'équipe de foot d'Alicante et notre arrivée. Alors à Alicante aussi, même des majorettes devant l'hôtel Gran Sol, et puis des interviews sans arrêt, sans arrêt.

Bien sûr nous sommes revenus à Callosa qui est quand même un petit village, enfin un petit village, il y a un lycée maintenant qui porte son nom, mais il y avait peu de monde, personne ne savait. Nous étions quatre ou cinq voitures. Et finalement nous n'avons pas vu beaucoup de *Callosinos* (habitants de Callosa). Après je les ai rencontrés quand j'y suis revenu tout seul.

Mon congé s'achevait, je l'ai laissé à Alicante. Et d'Alicante, où il a passé, je ne sais plus, 5-6 jours, il est rentré à Madrid où il a reçu exactement le même accueil. Ah non ! J'y étais à Madrid ! Pardon, je fais une erreur. Je ne l'ai pas laissé à Alicante. J'ai fait le voyage avec lui à Madrid. Et quelque chose de très curieux s'est produit : en venant d'Alicante, avant la station d'Atocha, il y a Alcalá de Henares. Et là, tout d'un coup, sur le quai, toute la famille Llópis. Ils ont dit : « Nous venons de passer par Atocha, on ne peut pas approcher le quai où vous allez arriver. Alors on a pris la voiture, on est venus à Alcalá pour qu'on puisse parler un peu. » Ils se sont assis dans le train et nous avons parlé, nous nous sommes connus. Enfin moi, j'ai connu cette famille que je ne connaissais

pas. Et entre Alcalá de Henares et Atocha, nous avons beaucoup parlé. Bien sûr à Atocha, ils sont repartis. Et là-bas il y avait non seulement la police mais au garde-à-vous, faisant une haie d'honneur. Et j'ai des photos, faisant une haie d'honneur. Dans les trois villes, Barcelone, Alicante et Madrid, ce fut un accueil malheureusement téléguidé, organisé. En fin politique, il s'en est rendu compte très vite.

00:29:54:21 - 00:35:12:08

Oui, je suis revenu en Espagne même sans lui, après son décès, dans la famille en question. À Madrid. Il y a un projet de mettre une plaque sur l'ancien appartement qu'il occupait *calle Viriato*.

Ma mère n'est pas venue, ne l'a pas accompagné en Espagne pour son retour. Parce que *estaba harta de la política* (elle en avait marre de la politique). Et elle m'avait dit : « Surtout... » quand elle a appris que mon père voulait à tout prix que je fasse Sciences Po, elle m'a dit : « Surtout, surtout, ne fais jamais de politique. » Elle était plutôt une littéraire qui s'occupait beaucoup des peintres, surtout les peintres espagnols autour d'Albi et ailleurs. Tout ce qui était peintre espagnol, elle s'en occupait beaucoup, écrivait des articles, des critiques. Elle fut même critique d'art pour un journal socialiste tarnais qui s'appelait *Le Républicain du Tarn*. Elle faisait toutes les semaines, en hebdomadaire, la critique artistique.

Nous avons un couple d'amis à Albi, Francisco Bajén et sa femme Martine Vega, qui sont arrivés à Albi, et tous les dimanches en fin d'après-midi, nous allions passer une heure ou deux avec eux. Parler espagnol, et mon père se régalait parce que Francisco Bajén parlait un espagnol magnifique et un français encore plus. C'était quelqu'un de très, très cultivé. Toute sa vie, elle a eu des contacts avec ces deux artistes espagnols. Et puis après, elle a eu un contact avec une artiste qui s'appelle Milagros Ferrer, de Valence, qui exposait dans une galerie d'Albi une fois tous les trois ans. Elle est restée une grande amie, mais elle, elle vivait à Valence en Espagne.

Sur les peintres, elle a beaucoup écrit et de très beaux articles. Elle ne voulait pas entendre parler de politique et surtout pas que son fils... Elle sentait que mon père cherchait à me faire entrer en politique. Et peut-être avait-il une idée secrète que je n'ose envisager. Elle avait dit : « Non, le voyage je ne viens pas, je suis bien ici, je ne veux plus m'adapter au rythme de vie espagnol, des repas très tard », elle avait retrouvé son foyer, être dans son foyer tranquillement. Elle m'a envoyé en ambassadeur de la famille. Ma mère qui avait horreur de la politique avait quand même, entre parenthèses, créé à Albi la section féminine des femmes socialistes du Tarn, alors elle faisait aussi un peu de politique.

Ma sœur et moi, nés à Albi, avons fait toutes nos études secondaires à Albi. Nous l'avons vu rarement, il ne s'est jamais occupé de nos études, et une fois

nos études secondaires terminées, ma sœur et moi, nous sommes venus à l'université de Toulouse. J'avais l'intention de faire une licence d'espagnol, j'ai fait ma licence d'espagnol, et malheureusement, au moment de passer les concours nationaux, le Capes, on m'a dit : « Il faut que vous soyez Français. Donc il faut que vous alliez passer un an en Espagne dans un lycée français comme assistant. » Et je me suis dit, c'est impossible, et tout le monde m'a dit « Si le fils Llópis arrive quelque part, ça se saura et on va l'embaucher dans l'armée espagnole tout de suite. » C'était une des raisons. La deuxième raison c'est que j'avais promis à mon père de ne jamais mettre le pied sur le sol espagnol tant qu'on le lui interdirait à lui, et j'ai tenu ma promesse jusqu'en 1976, où je suis arrivé pour la première fois en Espagne avec lui.

00:35:12:10 - 00:40:31:15

Il y a deux choses qui m'ont beaucoup gêné. Dans le secondaire il y avait des voyages scolaires en Espagne, et toujours il y avait un absent, c'était Llopis. Au Lycée on comprenait pourquoi Llopis ne participait pas au voyage scolaire. Une autre chose : je me suis rendu compte que sous le franquisme beaucoup de collègues enseignants ou instituteurs achetaient des appartements ou des maisons en Espagne et tout le monde était fier de dire : « Ça y est j'ai passé un an à tel endroit, j'ai acheté un appartement, comment se fait-il que les Llopis n'aient pas de maison en Espagne ? » C'était trop long de leur expliquer, je m'en sortais en disant : « C'est comme ça ». Une maison, nous en avons une, l'appartement que mon père avait quitté et laissé à sa sœur, en plein centre de Madrid, à Viriato. Et il a laissé cette maison définitivement à sa sœur. Nous y sommes revenus en 1976. En 1976, nous avons mangé dans son ancien appartement et quand personne n'écoutait, il me montrait des vases, des tapisseries, il me disait : « Eso es mío, eso es mío, eso es mío » (ça c'est à moi), mais, bien sûr, en silence. C'était chez lui. La maison nous l'avons eue et nous pensions qu'elle allait nous revenir, à ma sœur et à moi, mais non, il l'a laissée à sa sœur et aux enfants de ma sœur, deux ophtalmos de Madrid, c'est comme ça. Ces histoires de voyages scolaires et de collègues de lycée qui achetaient des maisons en Espagne, ça m'a beaucoup marqué.

J'en reviens à mes études supérieures, que j'ai faites à l'université de Toulouse, en espagnol. J'avais des professeurs d'espagnol connus et un jour, dans un cours, je crois, de philologie, nous étions un petit amphithéâtre et ce professeur a dit : « Ici, les fils de réfugiés n'ont rien à faire », ou « je n'en veux pas », une phrase comme ça. Et nous avons été deux à nous lever, une amie qui s'appelle Carmen et moi, et à quitter la salle. Et nous nous en rappelons tous les deux très souvent, parce que nous faisons de la danse flamenca à Toulouse, au café *Le Pérignon*, où il y avait une école de danse flamenca. Le fait que j'ai cette distraction ne plaisait pas beaucoup à mon père qui me dit : « Maintenant tu vas faire Sciences Po. Tu as fini la licence d'espagnol, tu fais Sciences Po. » C'était

faisable, les cours avaient toujours lieu en fin d'après-midi. J'ai fait Sciences Po. Ce qui ne m'a servi à rien, mais je suis diplômé de l'Institut d'études politiques de Toulouse. Je décidais aussi, au lieu de faire une licence d'espagnol, de faire une licence d'anglais. Il était possible à ce moment-là, avec les acquis d'une licence d'espagnol, de poursuivre et de finir ses études avec une licence d'anglais. C'est-à-dire, passer des années à Toulouse. Après je suis parti en Écosse d'abord, pendant deux ans, comme assistant dans un lycée écossais puisque c'était exigé. Puis je suis revenu à Toulouse finir ma licence, et je suis reparti comme lecteur à l'université de Birmingham. Puis je suis revenu très souvent en voyage en Grande-Bretagne. C'étaient des moments où je n'étais pas à Albi, où je voyais encore moins mon père. Après il y a eu mon mariage.

00:40:31:17 - 00:43:53:13

En 1968, je n'étais pas arrivé à Albi, j'étais à Castres. J'ai suivi le mouvement. Comme ma femme, qui était professeur de physique-chimie, nous nous sommes laissés entraîner par le mouvement et nous pensions que nous avons raison. Tout ce qui pouvait modifier les choses, faire avancer l'intérêt des élèves, il fallait l'exploiter. Je ne sais pas comment vous dire, j'ai toujours été passionné par la pédagogie, les nouveautés, et ce n'était pas forcément parce que mon père avait fait pareil, ça je l'ai su après.

Non seulement j'avais mes heures d'enseignement, mais je suis aussi devenu conseiller pédagogique pour les jeunes professeurs. Un inspecteur me prend sous sa coupe, parce que l'Académie de Toulouse du point de vue enseignants, elle est immense. Ils n'étaient pas assez, ils étaient deux, je crois, pour voir tout le monde. Ils m'ont dit : « Est-ce que vous pouvez donner un coup de main ? » J'ai eu des stagiaires dans la classe toute l'année, comme tous les conseillers pédagogiques, et j'ai participé moi aussi, ça c'est l'ADN de la pédagogie des Llópis, aussi bien la mère que le père que le fils, j'ai participé à toutes les innovations pour rénover un peu l'enseignement de l'anglais. Parce que l'enseignement de l'anglais se faisait avec un livre, point final. Quand les méthodes audio-visuelles ont fait leur apparition je me suis lancé à fond là-dedans, j'ai fait des stages. J'ai été, je crois, le premier dans le département du Tarn à utiliser des méthodes audio-visuelles. Puis après je me suis lancé dans l'enseignement de l'anglais dans le primaire. Il a fallu que j'organise tout, mais à ma petite échelle, celle du département. J'avais beaucoup d'activités pédagogiques qui me passionnaient.

Moi, j'ai été trop occupé toute ma vie par mes voyages avec l'Angleterre, l'Écosse, les études universitaires, les postes d'enseignant. Enseigner, ça vous mange tout le temps. Surtout quand vous avez beaucoup de classes de Terminale, les copies à corriger tous les dimanches. Je ne pouvais pas revenir tous les dimanches à la maison à Albi, je n'étais pas à Albi encore. Donc tout ça m'est passé un peu à côté. Mais dès que j'ai eu pris ma retraite, que je me suis

intéressé à la thèse de Bruno Vargas et à tous les articles qui arrivaient, la récupération de la mémoire historique, j'ai commencé à m'intéresser de près à sa figure.

Le travail de mémoire

Rodolfo Llópis

00:43:53:15 - 00:46:42:20

Là j'avais le temps, la tranquillité pour lire, prendre des notes, répondre aux questions qu'on me posait depuis l'Espagne, voyager en Espagne, etc.

Les articles sur la figure de Rodolfo Llópis ont commencé grâce à un ami qui était professeur agrégé d'espagnol dans le même lycée que moi, le lycée Bellevue à Albi. Jean-Jacques Fleury, qui a écrit et traduit beaucoup de choses de mon père dans la revue des sociétés intellectuelles du Tarn qui s'appelle *La Revue du Tarn*. Et ça, c'était pendant un été. Ensuite, il y a eu la thèse de Bruno Vargas. Je ne me rappelle pas à quel moment il a commencé, mais en tout cas, Bruno Vargas a travaillé sa thèse dans le bureau même où était installé mon père. Un bureau de planches qu'il avait fabriqué lui-même. Il avait tous les documents authentiques sous la main. Une thèse qu'il a transformée en livre aux éditions Planeta.

Et puis, petit à petit, des gens se sont mis à publier des choses. Par exemple à Cuenca, on s'est mis à écrire sur son séjour à Cuenca, à Alicante aussi. La fierté de redécouvrir l'image de celui qui aura rénové l'éducation primaire en Espagne, où il a fait toutes la révolution que l'on sait, révolution pédagogique, etc. Ses voyages à l'étranger pour s'inspirer de ce qu'auraient fait, par exemple, les Russes. Il est allé en Russie et il est revenu avec un livre, *La Rusia que yo he visto* (La Russie que j'ai vue). Pas toujours d'accord avec la façon de faire, mais où il a appris beaucoup de choses sur la pédagogie. Tous ces voyages l'ont enrichi pour bâtir en Espagne une réforme de l'enseignement primaire, avec formation des maîtres, avec laïcité, école mixte, cantine scolaire, ce serait trop long d'énumérer tout. Je ne sais pas combien d'écoles il a inauguré, mais beaucoup. Et j'ai beaucoup de photos où il figure avec Manuel Azaña en train d'inaugurer tel groupe scolaire.

00:46:42:22 - 00:50:45:03

J'ai apporté un souvenir, je crois que je suis le seul à le posséder en France. Avant moi, il y avait la comédienne Maria Casarès qui a écrit un livre, *Résidente privilégiée*, et qui dans les photos de ce livre a montré la photo de cet objet. Cet objet, c'est la Constitution espagnole de 1931, dans une jolie boîte ronde.

À l'article 48 a collaboré Rodolfo Llópis, puisque c'est un article sur la rénovation

pédagogique dans les écoles de la République. C'est moi qui l'ai marqué. Voilà un bel objet.

Oui, il faut signaler qu'il y a quelques années, j'ai été approché par Francesc Picó, un producteur, réalisateur, d'une télévision valencienne qui tenait beaucoup à venir m'interviewer à Albi, parce qu'il projetait de réaliser un documentaire sur Rodolfo Llópis. Et ils sont en effet venus à Albi et ils ont passé deux jours à filmer différents lieux, les maisons que nous avons occupées, le cimetière où il est enterré, la rue qui porte son nom à Albi. Et puis après ils ont continué leurs investigations à Madrid, à Alicante, à Cuenca. Cette partie politique ne me plaît pas beaucoup. Mais la partie pédagogique est très réussie, avec des documents d'époque. Je la préfère à la partie politique. Parce qu'à la partie politique, le réalisateur interviewe beaucoup de monde, et la première faute, c'est de ne pas avoir mis le nom des gens. Avec un public français, tout le monde m'a dit : « Mais qui sont ces gens-là qui parlent ? » J'ai expliqué : untel a été vice-président du Parlement européen, untel a été ministre. C'est une partie qui m'a un peu gêné. Parce que beaucoup de gens interviewés sont ceux qui ont combattu mon père au moment de la scission notamment. Et là, je les vois dans le film, tous, tout miel tout sucre : « Oui, c'était le plus fidèle au Parti Socialiste, oui, il n'y en avait qu'un, il aurait dû rester Secrétaire Général du Parti Socialiste... » C'est d'une hypocrisie, mais il n'y a que moi qui puisse le savoir ça. Parce qu'en plus, dans le film, ils défilent les uns après les autres. Et c'est une litanie, la même, les uns après les autres. Alors c'est d'une grande hypocrisie. À part un ou deux qui disent la vérité, on sent que c'est quelque chose qu'ils pensent vraiment. Et en plus je les connais, dont un Toulousain, Amadéo Calzada. Et qui disent vraiment les choses vraies.

Nationalités

Rodolfo Llópis

00:50:47:12 - Fin

Toute ma vie a été partagée entre trois langues, trois cultures, trois civilisations. La française, qui est la langue de ma naissance. L'espagnole, qui est la langue de cœur, profondément de cœur. Et l'anglais, qui est la langue professionnelle, disons, que j'ai enseignée toute ma vie.

Bien sûr, pour passer tous ces examens en France, il fallait être français. Donc j'ai dû prendre la nationalité française. Puisque mon père m'avait déclaré Rodolfo Llópis, nationalité espagnole, au consulat d'Espagne à Toulouse. Au bord de la mer, nous achetions une maison, ma femme et moi, dans le Bordelais. Et le notaire nous dit : « Écoutez, j'ai deux noms moi, Rodolphe Llopis et Rodolfo Llópis. Il y en a un qui est juste, l'autre est faux. Si ça se trouve la maison ne

vous appartient pas, bien que vous l'ayez achetée. » Alors vite, je me suis précipité au consulat, c'était il y a dix ou douze ans, et c'est là que j'ai découvert que j'avais été déclaré de nationalité espagnole. Dès que ce fut possible, comme je vous disais que l'espagnol est ma langue de cœur, dès que la double nationalité a été possible, je me suis reprécipité au consulat pour dire je sollicite un passeport espagnol, « oui Monsieur, sans problème », que le Consul m'a remis lui-même dans son bureau. Et quand je voyage en Espagne, je voyage avec le passeport espagnol.

Entretien enregistré le 24 février 2020.

Rodolfo Llópis, Rodolfito, « Fito » est décédé le 14 octobre 2020.

Transcription automatique (TC-text) Franck Delpech revue et corrigée par Alet Valéro et Simon De Smet.